

SUR LE DOS DE LA TORTUE

revue culturelle amérindienne



N°19

N°19
Décembre 1994

p. 5 EDITORIAL

p. 6 ILLUSTRATION

Les grands moments de l'histoire

p. 8 INTERVIEWS

James Welch

Poète et romancier de la nation Blackfeet du Montana

Francis Giffard

Directeur de la collection Terre Indienne chez Albin Michel

p. 23 FABLES MAYAS

Les Mayas Jacaltèques

L'oiseau qui nettoya le monde

Parfois le mal rachète le bien

Celui qui coupe les arbres coupe sa propre vie

Le travail du Moustique

L'Enfant qui avait des visions

p. 30 POÉSIE Duane Big Eagle

Souvenir

Mon grand-père connaissait la physique quantique

Élégie

Le lieu de ma naissance

p. 38 TRADITION

Drogue ou médecine : le pouvoir du sacré

Discours tenu à la confédération algonquine des Powhatans

père. Lance Henson

p. 43 HISTOIRE

Imits sculpteurs d'Arctic Bay. Interview de Atoat.

NOTES DE LECTURE

INFORMATIONS

BIBLIOGRAPHIE

ABONNEMENT

PROCHAIN NUMÉRO

FREE LEONARD PELTIER. Pétition

Sur le dos de la tortue
Association loi 1901

Directeur de publication:
Manuel Van Thienen

Equipe de traduction et de rédaction:

Farida Benet
Hélène Galibardi
Eric Labaj
Richard Lees
Sonia Protti
Manuel Van Thienen

Réalisation:
Sur le Dos de la Tortue

EDITORIAL

La revue s'améliore. Elle tente aussi d'élargir son lectorat. L'aventure continue, malgré les difficultés financières propres à toutes les revues littéraires, accentuées par le fait que *Sur le Dos de la Tortue* ne peut bénéficier d'aucune subvention de par sa teneur.

Radio Grésivaudan par l'intermédiaire d'Éric Labaj, nous offre deux interviews qui donneront à réfléchir et apporteront à nos lecteurs un éclairage vivant sur un écrivain important et un directeur de collection courageux et sincère. Une série de contes mayas nous permettra de faire une incursion en Amérique Centrale, la première depuis la création de la revue. On y trouvera un enseignement qui, comme toujours dans les contes, garde toute son actualité - "miracle" de la tradition orale. Duane Big Eagle, un poète plein d'humour, de force et de puissance évocatrice que l'on n'entend plus assez trouve sa place ici. Enfin les nouvelles rubriques Tradition et Histoire s'ouvrent avec un texte de Farida Benel qui nous fait part de ses réflexions sur l'usage de ce que l'occident appelle des stupéfiants" et l'interview de Atoat, femme Inuit nous éclaire un peu sur le marché de l'art Inuit.

Une prière de Lance Henson et un discours tenu à la confédération des Powhatans nous apporte le témoignage d'une sagesse qu'il ne faut pas perdre.

Dans nos prochains numéros nous aborderons les problèmes que posent la pratique des religions traditionnelles sur le territoire des États-Unis. Nous consacrerons aussi un numéro à une série de Lettres à Christophe Colomb écrites par des autochtones.

Bonne lecture à tous.

Manuel Van Thienen

Les grands moments de l'histoire

1870

Si vous nous laissez juste un petit morceau de terre, nous vous laisserons vivre en paix partout ailleurs sur le continent américain.
Vous avez ma parole.

1960

Ceci n'est pas une invasion, ce n'est qu'une petite incursion. Nous enverrons quelques centaines d'hommes au Vietnam. Ils seront tous de retour pour Noël.
Vous avez ma parole.

1980

Le forage et le transport maritime du pétrole de la côte de l'Alaska ne pose aucun problème de sécurité. Quels problèmes pourrait-il y avoir? EXON est beaucoup trop important pour se permettre des négligences. Gardez votre sérénité.
Vous avez ma parole.

1990

Nous garantissons que la mine Flambeau ne polluera pas votre eau potable et ne répandra pas de déchets toxiques.
Vous avez ma parole.



Traduction et choix : Richard Lees, Héléne Galibardi. extrait du bimensuel "News from Indian Country"

James Welch

interview réalisée par Eric Labaj de Radio Grésivaudan
traduction de Francis Geffard
transcription Sur le Dos de la Tortue.

Eric Labaj : *Bonjour, pourriez-vous nous expliquer et nous dire comment vous êtes arrivé à la littérature?*

James Welch : Bonjour, je m'appelle James Welch et j'appartiens à une Tribu des Blackfeet du Montana. Mon père est Blackfeet et ma mère est Gros Ventre de ce même état. J'ai toujours principalement vécu dans le Montana et en fait j'ai commencé à être sérieusement intéressé par l'écriture quand j'étais à l'université du Montana. J'ai d'abord écrit de la poésie pendant 7 à 8 ans pour finalement devenir un romancier. J'ai écrit jusqu'à présent quatre romans ainsi qu'un essai.

E.L. : *Pourquoi ce passage de la poésie à l'écriture romanesque?*

J.W. : J'ai tout naturellement quitté la poésie pour le roman parce que j'écrivais des poèmes très courts, très lyriques, et à un moment donné cette technique d'écriture n'avait plus assez d'ampleur pour rendre compte de l'expérience sur laquelle j'avais envie d'écrire, l'endroit d'où je viens, les gens qui sont les miens. C'est donc le roman qui s'est avéré être un meilleur outil pour rendre compte de cette réalité là. Voilà pourquoi je suis devenu romancier.

E.L. : *Vous parlez de l'endroit d'où vous venez. Y a-t-il une spécificité, une littérature amérindienne ou fait-elle partie intégrante de la littérature américaine?*

J.W. : La réponse est oui aux deux questions, à savoir c'est à la fois une littérature amérindienne et une littérature américaine principalement parce que lorsque nous écrivons nous rendons compte d'une certaine réalité qui est celle de nos peuples et de nos pays. Les Pueblos écrivent sur les Pueblos, les Lakotas écrivent sur les Lakotas et chacun de ces écrivains indiens est intéressé par ce dont il se sent le plus proche et ce qu'il connaît le mieux. En même temps ces auteurs font partie également de la littérature américaine. Leur place y est naturellement inscrite et c'est tout naturellement que depuis 25 ans ces auteurs sont lus à travers tous les États Unis et même ici en Europe, tout en ayant une spécificité indienne ils sont aussi des écrivains américains.

E.L. : *Est-ce que cette spécificité indienne a débouché sur des ouvertures, des modifications ou des créations dans les styles ou dans les courants de littérature américaine?*

J.W. : Les formes littéraires qu'utilisent les écrivains indiens sont notamment des formes d'écriture occidentales, anglo-européennes : le roman, la nouvelle, la poésie, et ce n'est pas en cela qu'ils se distinguent si ce n'est que l'inspiration et la manière dont ils peuvent écrire et traiter de l'identité influence ces concepts occidentaux d'écriture. Ce que nous développons surtout c'est la relation avec la culture avec la cosmologie, tout ce qui fait le monde traditionnel et c'est certainement de cette manière que nous enrichissons les formes d'écriture occidentales. C'est une façon pour nous de mieux faire comprendre les problèmes de l'identité indienne et de la culture indienne, de faire en sorte que le public puisse davantage être conscient de cette spécificité culturelle.

E.L. : *Vous parlez d'inspiration. Quels ont été ces sources d'inspiration et comment s'est construit ce dernier roman? Viennent-elles des histoires de votre peuple, de votre propre famille, des histoires authentiques mêlées à de l'imaginaire, que de l'imaginaire?*

J.W. : Les écrivains qui m'ont influencés sont des romanciers surtout, des romanciers américains parmi lesquels je pourrais citer John Steinbeck, William Faulkner et Ernest Hemingway. L'un des écrivains étrangers qui a eu beaucoup d'importance pour moi est Elio Vittorini, un écrivain Italien et notamment un de ses livres "Conversation en Sicile" qu'il a écrit dans les années 30 sous le régime fasciste en Italie et qui est une combinaison à la fois de poésie et de politique. J'ai été très

impressionné par cette façon d'écrire des livres avec un message en filigrane qui soit aussi inspiré poétiquement

Les sources d'inspirations principales qui m'ont amenées à écrire ce livre étaient des histoires que mon arrière grand-mère avait raconté à mon père et que mon père m'a raconté à son tour et qui étaient toutes des histoires qui se déroulaient du temps où les blancs n'étaient pas encore arrivés sur les plaines ou juste au moment où ils arrivaient. Donc cette arrière grand-mère que je n'ai pas connue parce qu'elle est morte avant que je sois née avait complètement vécu ce monde traditionnel dont il est question dans "Comme les ombres sur la terre", à savoir l'époque où les Blackfeet vivaient dans les plaines, suivaient les troupeaux de bisons, menaient une vie authentiquement traditionnelle avec les cérémonies et la langue. Ce sont ces histoires qui ont servi d'ossature à ce livre, j'en ai mis énormément dans ce roman et le reste vient de l'histoire de ma tribu, des coutumes et des traditions de mon peuple.

E.L. : On a souvent tendance en France, ou même en Europe à faire l'amalgame entre toutes les nations indiennes, en disant que c'est tout la même chose ce qui est complètement faux, bien sûr. Quel est la spécificité de votre peuple ou quelques-unes de ces spécificités afin que nous puissions un peu mieux comprendre qui sont les Blackfeet?

J.W. : S'il est vrai qu'aux Etats-Unis mais aussi en Europe les gens ont souvent une vue très confuse de ce que sont les Indiens et mélangent un petit peu toutes les cultures en une seule, il est également vrai que la vision qu'ont les blancs des indiens évolue entre l'image du noble sauvage et celle du sauvage primitif assoiffé de sang. Mais il n faudrait pas oublier que les Indiens sont d'abord des êtres humains et que leur cultures sont également à considérer sous cet aspect là. On a tendance souvent à généraliser. Il suffit que certaines personnes voient aux Etats-Unis, des Indiens ivres pour penser que tous les indiens sont des ivrognes ou voir certains indiens qui ne travaillent pas pour penser qu'ils sont tous paresseux et fainéants. C'est vrai qu'on a tendance à amalgamer et à vouloir que tout le monde est le même profil, à vouloir faire des généralisations.

En ce qui concerne les Blackfeet, ce sont des gens qui appartiennent à la culture des plaines comme les Sioux et les Cheyennes et qui, avant l'arrivée des blancs menaient une vie très ancrée dans la culture et les traditions avec une grande harmonie avec la nature. Il

vivait de la terre mais aussi en harmonie avec elle. Leur spiritualité était très évoluée. Ce sont des gens qui pratiquent la danse du soleil ainsi que certaines autres grandes cérémonies. Il est vrai que ce monde a failli s'achever à la fin du siècle dernier quand les Blackfeet ont été installés sur une réserve. A partir de ce moment là on les a complètement coupé de leur mode de vie traditionnel et on a tout mis en place pour qu'il ne parlent plus leur langue et ne pratiquent plus leur religion. On a vraiment failli tout perdre de cette culture au cours du XX^e siècle. Heureusement depuis 30 ans il y a eu un véritable renouveau de l'identité chez les Blackfeet comme chez tous les Indiens des Etats Unis d'ailleurs et on retourne à la tradition, au source, à l'enseignement de la langue, des croyances, de la culture et au renouveau des cérémonies traditionnelles.

E.L. : Est-ce que votre livre fait partie de ce travail de retour à la tradition, une volonté de dire : le passé, la tradition était ainsi, il faut essayer de la retrouver pour retrouver notre identité et avancer vers l'avenir?

J.W. : Je pense effectivement que "Comme des ombres sur la terre" fait partie de ce renouveau culturel, à savoir qu'il appartient à cette vision du monde traditionnel et c'est vrai que j'espère que de nombreux jeunes Indiens peuvent prendre conscience de ce qu'était cet univers et des valeurs qui l'animaient. Malheureusement j'ai dû faire un travail de reconstruction parce que les efforts d'anéantissement de la culture traditionnelle ont été tels que nous avons perdu beaucoup de choses, beaucoup d'histoires et de traditions ne sont jamais parvenues jusqu'à nous et se sont perdues à jamais. Ce que l'on a encore aujourd'hui c'est une connaissance de ce qu'était cet univers mais on n'a pas du tout de certitude quant à la transmission de la culture jusqu'à aujourd'hui. La façon dont j'ai travaillé c'était à la fois de reconstruire cet univers, d'être attentif à la façon dont vivaient les gens, à leur psychologie aussi de me servir de ce qui subsiste encore aujourd'hui. Je pense que ça fait partie de ce renouveau de la tradition et de l'importance qu'il faut accorder à la façon dont nos ancêtres ont vécu.

E.L. : Quelle est l'importance d'un lien étroit avec la spiritualité que ce soit pour les Blackfeet comme ça peut être vrai aussi pour les Européens et les Français, les Celtes ou d'autres traditions qui ont été écrasées ou gommées?

J.W. : Je pense qu'il y a un grand besoin de spiritualité. Déjà dans les années 60 les Indiens voulaient montrer qu'ils n'étaient plus intéressés par le monde matérialiste et qu'ils voulaient entrer en dissidence par rapport à ce que leurs parents avaient vécu. Il y a eu une époque où les gens rêvaient de faire ce que leurs parents avaient fait avant eux. Maintenant on est arrivé au bout de la logique de ce monde matérialiste ou on se rend compte qu'on a vraiment besoin de spiritualité dans notre vie, dans nos relations avec les autres. Mais la spiritualité, ce n'est pas toujours quelque chose d'évident à rétablir. Pour les jeunes Indiens aujourd'hui, par exemple, les temps ont changé et l'époque contemporaine ne permet pas toujours de vivre cette spiritualité telle qu'elle était vécue au XIX^e siècle, par exemple, des avions peuvent passer au-dessus d'une danse du soleil, les quêtes de vision peuvent être empêchées par des facteurs très contemporains. Les temps sont révolus et donc ça n'est pas toujours très évident de pouvoir à nouveau introduire la tradition dans l'époque contemporaine, tout au moins, tout le monde s'y emploie, et on essaie de l'adapter à notre époque.

E.L. : *Puisqu'on parle de la tradition et de la tentative d'appliquer la spiritualité dans le monde moderne avec ses difficultés, avez-vous des informations sur les difficultés qu'ont les Apaches par exemple à sauvegarder le Mont Graham qui est aujourd'hui envahi par le Vatican pour essayer d'y construire un télescope?*

J.W. : Non, je n'ai pas d'informations à ce sujet. Vous savez, le territoire Apache est loin de celui des Blackfeet.

E.L. : *Mais peut-être y a-t-il d'autres exemples dont vous pourriez nous parler?*

J.W. : Il n'y a pas qu'entre les Indiens et les Blancs que surviennent des problèmes de spiritualité, de l'importance qu'elle doit avoir dans la vie courante. Sur la réserve d'où je viens, chez les Blackfeet, il y a eu une grande controverse entre Indiens cette fois-ci. Une compagnie pétrolière désirait effectuer des forages sur un coin de la réserve et cette partie de la réserve est considérée par les traditionalistes comme une terre sacrée. C'est un endroit où les jeunes vont encore aujourd'hui à la recherche d'une vision et qui a servi de lieu de sépulture pour d'importants guerriers et chefs. On a trouvé une communauté divisée en deux sur le problème de l'importance à donner à la tradition. D'un côté les progressistes qui estiment que ce dont la tribu a le plus

besoin c'est d'argent pour pouvoir assurer un développement économique à la tribu et qui considère que la tradition n'est pas quelque chose de très important, que ce qui compte c'est l'économie et de l'autre côté les traditionalistes qui eux se refusent à sacrifier la tradition à l'économie, qui préfèrent rester pauvre et maintenir cette terre parce que c'est la terre des ancêtres et que c'est une terre sacrée. Voilà le genre de problèmes qui peuvent se poser aussi à l'intérieur des communautés indiennes : quelle place donne-t-on à la tradition? Est-elle prioritaire sur tel autre aspect de la vie sur la réserve?

E.L. : *C'est également une question qui peut se poser ici à Grenoble, donne-t-on priorité au développement économique et au gain financier ou à nos propres racines. Quel est votre position si vous voulez nous en parler?*

J.W. : Sur Grenoble?

E.L. : *Non, bien sûr, sur votre communauté.*

J.W. : En ce qui concerne le cas précis des puits de pétrole sur la réserve Blackfoot je me rangerai au côté des traditionalistes. Je pense qu'on ne doit pas vendre, même pour des millions de dollars un terre qui a une importance religieuse et sacrée. Il n'y a pas eu que des Indiens pour penser cela, des écologistes et des gens soucieux de l'environnement se sont rangés aux côtés des traditionalistes pour empêcher qu'on défigure cet endroit et finalement les traditionalistes ont eu gain de cause. Je pense que si on laisse faire ce genre de chose une fois, elles se reproduiront un peu n'importe où après, soit dans d'autres sites religieux soit dans des endroits protégés sur le plan de la nature, des forêts, des endroits dont les futures générations auront besoin. On ne peut pas tout sacrifier au modernisme et au développement économique. Il faut savoir conserver intactes certaines choses.

E.L. : *C'est cette défense des traditions qui est parfaitement illustrée par le héros de votre roman "trompe-les-corbeaux"?*

J.W. : Oui, tout à fait.

E.L. : *Vous défendez la tradition, vous parlez de l'importance des racines. Par exemple dans le monde de la musique on a pu voir le groupe Kashtin qui a décidé de ne pas chanter en Anglais mais en Innu,*

sa propre langue. Est-ce que vous écrivez ou avez envie d'écrire dans votre langue?

J.W. : Je n'est jamais songé à écrire en Blackfoot comme beaucoup d'autres écrivains Indiens qui se sont posés la même question et sont arrivé à la même conclusion à savoir que ces langues ne sont pas toutes parlées par le même nombre de personnes. Dans certaines tribus il y a 500 membres, dans d'autres 5000, 6000 dans d'autres encore 8000. Jamais un livre écrit dans une langue indienne ne serait publié. D'ailleurs il n'atteindrait qu'un public très très limité. Seuls peut-être les Navajos auraient les moyens d'éditer des livres dans leur langue puisqu'ils sont 200 000. Pour ce qui est des autres, leur public serait non seulement restreint mais de plus ils n'auraient pas la possibilité de communiquer avec les autres Indiens qui n'ont pas la même langue et ils pourraient encore moins s'adresser au non-indiens puisqu'ils ne parlent pas ces langues. Donc, la question ne s'est jamais vraiment posée. C'est l'anglais qui sert de moyen de communication et entre Indiens et entre Indiens et non-Indiens.

E.L. : Je posais la question en fait par l'intermédiaire de quelqu'un qui traduit des poètes indiens en Français. J'avais fait connaissance d'un auteur, Lance Henson, qui écrivait en Anglais pour les Etats-Unis et le monde et qui écrivait en Cheyenne les textes traditionnels et spirituels pour les gens de son peuple et qu'il avait fait le choix de différencier les deux écritures? Que pensez-vous de cette attitude?

J.W. : Pour un poète comme Lance Henson qui écrit des poèmes très court, c'est moins compliqué d'écrire dans sa langue que d'écrire un roman de quatre cents pages. Je crois que le problème ne se pose pas de la même manière. (Et ce qu'on pourrait rajouter peut-être c'est Francis Geffard qui parle- pour illustrer ce que vient de dire James Welch, c'est que les langues indiennes ne sont souvent pas adaptés au monde dans lequel on vit. Quand on écrit un roman contemporain, le vocabulaire fait cruellement défaut.)

Francis Geffard :
Directeur de la collection "Terre Indienne"
aux Editions Albin Michel.

Interview réalisée par Eric Labaj de Radio Grésivaudan
Transcription sur le Dos de la Tortue

Eric Labaj : Parlons maintenant de la collection Terre Indienne, née il y a quelques temps déjà. Est-il possible de savoir comment cette collection est née et dans quel objectif?

Francis Geffard : Je pense qu'elle est née à force de lire aux Etats-Unis des livres que je ne voyais jamais en France. Ce qui m'a motivé d'abord c'est qu'il était très rare de pouvoir lire des livres d'écrivains indiens qui soient autre chose que des livres du XIX^e siècle, à savoir une vision passéiste des Indiens, comme s'ils étaient toujours un peuple entré dans l'histoire et qu'il n'arrivaient pas jusqu'à aujourd'hui. Ce qui a beaucoup contribué à la création de la collection c'est la lecture de livres qui m'ont ému et bouleversé comme l'auraient fait des livres d'autres nationalités. Je dirai que là, l'indianité n'est plus la donnée du livre mais elle se superpose. Ce n'est pas ça qui est important; le fait que les gens soient Indiens est important parce que c'est à travers leur culture que l'on va entrer en contact avec une histoire et des personnages mais que ça a la même valeur que pour d'autres littératures. C'est vraiment ce qui est commun à la littérature universelle. Ce qui m'avait fasciné c'était qu'on avait jamais vraiment eu le sentiment que les Indiens étaient des gens proches de nous. Il y avait toujours beaucoup de choses qui faisaient écran et qui les éloignaient, à la fois dans une sorte de fascination qui leur faisait presque perdre leur humanité ou les faisait passer pour des gens toujours ancrés dans le chagrin, dans l'histoire, le génocide : quelque chose de très négatif et qui attire plus la pitié que des sentiments que l'on peut avoir avec des amis de n'importe quelle origine. La volonté de la collection c'était aussi de donner la parole à des Indiens. C'est pour

ça que sur les quatre à cinq livres publiés chaque année. La moitié au moins sont écrits par des Indiens contemporains et que l'autre est composée d'ouvrages qui vont du livre d'art au récit de voyage en passant par l'histoire ou l'ethnologie ou l'essai et qui permettent de jeter un éclairage sur les cultures qui soit je dirai très objectif, qui ne soit pas l'occasion de jouer avec les plumes ou avec la légende ou le mythe mais qui essaie vraiment de faire comprendre comme si c'était le cas pour n'importe quelle autre culture.

F.L. : Comment se fait la sélection des ouvrages? C'est vous qui décidez en tant que spécialiste de la question, il y a un comité de rédaction qui va lire et choisir?

F.G. : Ça se passe de différentes manières. Pour tous les livres qui ont été publiés avant 1990, moment où j'ai commencé à travailler sur ce projet, (les premiers livres sont sortis en 1992 parce que je voulais absolument que ce soit pour le cinquantième centenaire en guise de symbole) ça a principalement été des livres que j'ai lu un jour ou l'autre et qui m'ont paru intéressants par leur originalité. Je fais très attention parce qu'en France on a souvent eu une culture patchwork, c'est à dire qu'on a eu le meilleur et le pire, et je veux m'adresser au grand public souvent composé de gens très au fait des sujets Indiens, lisent en Anglais ou se font traduire. La collection "Terre Indienne" ne vise pas seulement le public de spécialistes déjà très bien informés, mais le grand public ; construire une culture, faire attention de ne pas inonder les gens de livres qui aux Etats-Unis sont réservés aux érudits ou à des gens qui vont fouiller à l'intérieur de la culture d'une tribu, comme par exemple les Sioux qui sont une des tribus qui fascine le plus les français. C'est la fois les lectures que j'ai fait à un moment ou à un autre et des auteurs Indiens qui attirent mon attention sur tel ou tel livre, c'est aussi des éditeurs américains qui m'envoient des épreuves ou des exemplaires de livres qu'ils vont publier. Il n'y a pas de comité de lecture. C'est moi qui prend les décisions mais souvent en m'entourant d'avis soit d'Indiens soit de spécialistes et j'essaie vraiment à chaque fois de rester lecteur. De me dire : si j'étais un lecteur pas forcément spécialiste de ce sujet, qu'est-ce que j'aimerais lire? Et c'est de cette manière que je me dis que petit à petit en faisant paraître des ouvrages sur tel ou tel domaine on peut aller à chaque fois un peu plus profondément, essayer de construire la bibliothèque idéale sur le sujet. Au Etats Unis on trouve des milliers de livres, ce n'est vraiment pas ce qui fait défaut et il serait inconscient de tout traduire en France. On n'a pas du tout la culture que certains

Américains ont à se sujet. Il faut vraiment faire des choix et choisir les livres les plus représentatifs de certains domaines. On ne pourra jamais tout traduire, d'autres éditeurs font aussi ce travail donc, il faut réunir une bibliothèque idéale de l'honnête homme, je dirai, du lecteur passionné.

E.L. : *Est-ce qu'il est possible de se placer de point de vue du lecteur, de Monsieur Tout le Monde intéressé par le sujet en étant un même temps érudit et passionné sur le sujet?*

F.G. : C'est un problème d'autocensure, mais j'y arrive assez bien, peut-être qu'à certains moments je fais des erreurs en décidant de publier ou de ne pas publier un livre mais j'essaie vraiment de faire attention à des livres que par exemple j'aurai beaucoup de plaisir à lire en tant qu'individu, de voir quel est leur positionnement par rapport à l'image que l'édition française a donné de la littérature indienne et des Indiens en général. Ça ne vaut pas beaucoup pour les romans, ça vaut surtout pour tout ce qui est hors littérature, faire attention à ce qui est indispensable de publier. Il faut faire des choix. C'est vrai qu'avec quatre ou cinq livres par ans je ne veux pas noyer le lecteur mais donner d'abord le temps à chacun de ces livres de trouver leur lectorat et vraiment essayer de construire pierre par pierre.

E.L. : *On peut dire aujourd'hui que dans les maisons d'édition française il y a trois éditeurs : les Editions Albin Michel, les Editions du Rocher et les Editions du Mail qui travaillent sur le sujet. Comment vous différenciez vous par rapport aux deux autres ou les uns par rapport aux autres?*

F.G. : En ce qui concerne le Mail, la spécificité est très claire : elle est spirituelle. C'est une dimension qui m'intéresse aussi mais ça n'est pas la seule. C'est vrai que le Mail a vraiment construit une bibliothèque de spiritualité et je trouve que c'est très bien, il y a des livres importants qui sont publiés. J'en ai publié quelques-uns, il y en aura d'autres à venir dans les années futures, mais ce n'est pas mon motif principal. Ils n'ont par exemple jamais publié de roman écrit par des auteurs indiens ou de livre d'histoire, ou de livre d'ethnologie mais simplement des livres de spiritualité et ce n'est pas un terrain sur lequel je chercherai à empiéter sauf si j'avais l'opportunité de tomber sur quelque chose qui me paraîtrait très important.

En ce qui concerne la différence entre le Rocher et Albin Michel, elle vient principalement du fait que chez Albin Michel, contrairement aux Rocher, un livre sur deux est écrit par un Indien. Ce qui n'est pas le cas des Editions du Rocher. L'autre différence, c'est que je préfère me situer dans le présent pour ce qui est des auteurs de littérature et dans le présent et le passé pour ce qui est des ouvrages hors littérature. Le Rocher se concentre essentiellement sur les Indiens du XIX^e siècle, à la fois dans les textes qu'il publie et à la fois dans l'image qu'il donne des livres qui sont toujours un peu ...western, disons. Je me suis interdit, pour tout ce qui était des romans, de mettre des plumes, des peintures, des guerriers, des chevaux, parce que je trouve qu'il faut casser cette image des Indiens. Elle existe mais elle n'est plus l'image contemporaine. C'est comme si les japonais s'obstinaient à donner des français l'image des soldats napoléoniens. Un peuple qui n'évolue pas est un peuple qui meurt. Les Indiens font toujours partie du XX^e siècle parce qu'ils se sont adaptés, qu'ils ont eu cette formidable richesse d'adaptation, la force de toujours s'accrocher et d'être présent au monde. L'autre différence vient peut-être du fait que je pense avoir une rigueur et une discipline éditoriale plus importante. Je n'aurai par exemple jamais publié Fenimore Cooper, ni Louis Lamour, je n'aurai pas forcément réédité, bien que ce livre ait eu une importance considérable à une certaine époque, des choses comme "Little Big Man" ou "La flèche brisée" qui devraient être en livre de poche à la portée de n'importe quelle bourse. Je me suis refusé à publier les livres de Forest Carter, "Petit Arbre" et "Pleure Geronimo". Ils nous ont été proposés il y a plusieurs années par l'agent de Forest Carter en France et la récente controverse très importante aux Etats-Unis qui en 92, suite à une enquête du New York Times, a révélé que Forrest Carter n'avait jamais été Indien mais qu'il était un blanc écrivant les discours du gouverneur Wallace au temps de la ségrégation et appartenant au Ku Klux Klan. Même si les livres ont un intérêt en eux-mêmes, compte tenu de la nouvelle identité de cet écrivain, je l'aurai ressenti comme une insulte face aux auteurs indiens que j'ai publiés comme James Welch, Leslie Silko, Greg Lesley Mary Crow Dog et Linda Hogan qui seront publiés dans les mois qui viennent. C'est une discipline et une rigueur dont les éditions du Rocher n'ont pas fait le choix, mais je ne les critique pas pour autant, j'explique juste quels sont mes raisonnements. Ce qui est intéressant c'est qu'on n'a jamais été, à une exception près, en concurrence sur un livre et qui semblerait qu'il y ait plusieurs manières de traiter le sujet indien. Je trouve ça plutôt intéressant.

E.L. : *Est-ce qu'on peut dire que la différence réside dans le fait que la collection que vous dirigez est politique à savoir qu'elle soutient les écrivains, les nations indiennes aujourd'hui pour l'avenir.*

F.G. : Oui, je dirai que c'est faire la synthèse du passé et du présent pour l'avenir. C'est vrai qu'il y a eu quelques livres politiques : *Lakota Woman* est un livre très militant et il y en aura d'autres dans cette veine là. Les livres des écrivains indiens que j'ai cités tout à l'heure sont également des livres politiques bien que cela n'y paraisse pas. Tout livre est politique parce que c'est à chaque fois une reflet de l'expérience de la condition humaine. Ce que j'essaie de faire c'est de rester très en phase avec ce qui se fait à l'heure actuelle aux Etats-Unis, à savoir être le plus près possible de la vision que les indiens tiennent à donner d'eux-mêmes maintenant qu'il en ont les moyens et qu'ils ne se résument plus à être les images des livres des autres. C'est de cette manière que j'ai à la fois souhaiter publier des auteurs indiens parce que ça me paraît important qu'on les découvre en tant qu'écrivain qui ont autant de valeur que des chinois des anglais, des brésiliens ou des français, qui ont la même place; et à la fois voulu publier des livres d'histoire comme le livre de Utley et Washburn, "Guerres Indiennes" parce qu'on n'avait pas jusque là en Europe de livres qui permettent de faire la synthèse de l'histoire des Indiens aux Etats Unis, de même que le livre de Angie Debo "Histoire des Indiens des Etats-Unis" permettant de parcourir toute l'histoire de 25000 ans avant Jésus-Christ jusqu'aux années 70 parce qu'on sait généralement beaucoup de choses sur la période 1860-1890 mais on ne sait généralement rien ni avant ni après. C'est donc la volonté que les gens puissent remettre en perspective et comparer par rapport à notre propre histoire. De la même manière j'ai été intéressé par la façon dont certains blancs, Catlin pour l'un et Curtis pour l'autre ont été fascinés par les Indiens et ont réussi malgré tout à travers un art (la peinture pour l'un et la photographie pour l'autre) à faire une oeuvre je dirai de sauvegarde du patrimoine. Sans Catlin et sans Curtis, on aurait certainement perdu deux témoignages capitaux pour comprendre les cultures indiennes. De la même manière j'ai souhaité avec un essai de l'anthropologue Jack Weatherford "Ce que nous devons aux Indiens d'Amérique" et aussi avec un autre essai d'un autre ethnologue Royal B. Hasstrick sur les Sioux, jeter des éclairages sur le monde indien. Il y aura beaucoup d'autres livres dans le futur qui essayeront chaque fois de dévoiler une partie du tableau souvent revêtu d'un vernis qui avait tendance à tout homologuer et à donner une vision très hollywoodienne des Indiens.

E.L. : *Tout à l'heure au début de l'entretien vous disiez, les français et les Indiens sont assez éloigné. Est-ce que ce n'est pas contradictoire : c'est en France qu'existe votre collection où on essaye de montrer la réalité d'aujourd'hui, une revue comme "Sur le Dos de la Tortue" qui traduit des auteurs et des poètes amérindiens contemporains et où l'American Indian Theatre est venu pour la première fois, il y a une fête d'exemples. Des shamans sont venus enseigner les loges de suagations, etc... Est-ce qu'il n'y a pas quand même un certain lien étroit entre les français et les peuples Indiens?*

F.G. : *Quand je mettais en perspective cet éloignement, cette distance entre Indiens et Français, c'était dans le passé. Jusqu'aux années 70, jusqu'à ce que Jean Malorie dans sa collection Terre Humaine publie des livres capitaux, la seule image qu'on avait des indiens était celle donnée par la "Bibliothèque des Charops Elysées", la littérature Western, quelques petits trucs par ci par là, mais vraiment rien qui soit authentiquement indien mis à part les livres de Terre Humaine. Ce que j'ai dit pour cette période là ne vaut plus pour la période contemporaine parce que c'est vrai, comme vous le disiez, parce que depuis les années 70, il y a eu renouveau indien aux Etats-Unis et reprise en main par les Indiens de leur propre image, les choses ont évolué, les Indiens viennent en Europe : les militants, les médecins, les écrivains. C'est vrai que maintenant on est à même de pouvoir opérer un travail de reconnaissance mutuelle qui est en train de se faire et qui n'est certainement pas prêt de s'arrêter. Et je pense que plus on connaît l'autre, mieux on est à même de le comprendre et par la même à la fois de nous faire comprendre de lui et de faire des choses ensemble, et ça je crois que c'est en train de se faire et je pense effectivement que pour les Indiens, des contacts avec les Européens et avec les Français notamment, c'est quelque chose de très important parce que ça leur renvoie d'eux une image qui est beaucoup plus valorisante que celle que les américains leur renvoie et le fait qu'ils puissent être introduits dans la culture française et qu'il puisse partager, discuter, avoir des opinions dans une relation qui essaie d'être la plus juste et la plus honnête possible je crois que pour n'importe quelle race de n'importe quel pays ou coin de la planète, c'est très valorisant. En ce qui concerne les Français, l'histoire joue pour beaucoup parce que beaucoup d'Indiens, notamment dans les plaines, ont du sang français dans les veines : il y a beaucoup d'Indiens qui portent des noms français. C'est vrai que d'être Français sur les plaines des Etats-Unis, c'est un avantage.*

E.L. : *Ça apporte aux Indiens de venir en France mais ça apporte aussi aux Français parce qu'on a aussi beaucoup à apprendre?*

F.G. : Bien évidemment, je crois qu'il y a échange réciproque. Ce qui est important pour les Indiens c'est que la relation ne soit pas à sens unique. Il faut savoir autant donner que recevoir. A partir du moment où on a compris que cette relation qui peut s'établir avec un Indien sera la même que celle qu'on établira avec un Italien, un Anglais ou un Espagnol, on a gagné. Il faut essayer de couper l'arbre qui cache la forêt, essayer d'arrêter de considérer l'autre pour ce qu'il peut nous apporter mais aussi être dans une relation où nous on apporte des choses. Cesser de rêver l'Indien et laisser l'indien se définir lui-même. C'est vrai que pendant très longtemps ils ont été colorisés dans nos imaginaires par le western, le cinéma, la littérature, la bande dessinée, la publicité et la mode, et qu'on est maintenant depuis 25-30 ans à même de pouvoir établir une relation équilibrée et digne de ce nom où on a tous à gagner.

E.L. : *En ce qui vous concerne, cette relation, ce contact, comment est-ce arrivé? Comment est née cette passion?*

F.G. : Elle est née classiquement comme pour des milliers d'autres gens en France et ailleurs. Lorsqu'on est gamin on commence à être intéressé par les Indiens, il y a des trucs qui nous captent comme ça et on ne sait pas très bien pourquoi. Ça aurait beaucoup à voir sûrement avec l'aventure, la nature et puis cet espèce de lien (qu'on semble avoir perdu) d'une certaine façon d'être, d'une certaine façon de vivre, autant par rapport à ce qui nous entoure qu'avec les gens. Et ça a évolué, c'est passé par l'acquisition de connaissance et puis un beau jour l'envie d'aller voir sur place ce qu'il en est. À ce moment là on déchantait un peu parce qu'on a pas du tout les moyens d'assimiler l'image des Indiens qu'on a dans la tête qui est le passé, les couchers de soleil, les bisons les tipis et ce qu'on a sous les yeux ce sont des gens qui vivent, qui sont aussi de notre temps, même s'ils sont différents. C'est là où pour ce qui me concerne j'ai opéré une révolution culturelle en me remettant beaucoup en cause : qu'est-ce que je viens faire là, est-ce que j'aimerais, moi que des gens se pointent comme ça et sous prétexte que je suis Français commence à me bassiner pour que je leur parle ou pour que je leur transmette des choses. Toute cette période là a été l'occasion d'une remise en cause de ma démarche et presque la volonté de ramener tout cela à une dimension humaine et à pouvoir établir des rapports avec des gens qui soient presque identiques à ceux que j'établirai avec quiconque (y compris vous par exemple) et que

par ces rapports développés avec les gens, je rentre en possession d'une culture, mais par leur intermédiaire et non pas qu'ils se trouvent au bout de la course. Je n'en est pas beaucoup été le maître, ils l'ont été autant que moi. À ce moment là, c'était les années 85-86, j'ai lié des amitiés qui sont semblables à celles que j'ai ailleurs en France ou dans d'autres pays. Ces gens là ont été les vecteurs de l'échange et j'ai autant de plaisir à ce qu'ils viennent ici, ou moi à aller là-bas porteur de ma culture (ça peut être de faire un repas français, ce qu'ils apprécient beaucoup) ou raconter. Ce qui est intéressant c'est de pouvoir échanger voire croiser les expériences et le regard qu'on porte sur le monde et souvent on se rend compte que ça les change et ça nous change et que c'est surtout l'échange qui nous change, c'est ce que les autres nous apportent et la façon dont ils témoignent. C'est vraiment une expérience intéressante mais qui est banale, c'est équivalent à n'importe quelle amitié, partout, en France comme à l'étranger. Je crois que la base doit être humaine et universelle. Tout le monde y gagne.

Fables mayas

recueillies par Victor Montejo.

Plus de six millions de Mayas vivent actuellement au Guatemala, dans le sud du Mexique et au Belize. Depuis les années 1980, les Mayas ont commencé d'immigrer vers les États-Unis et aujourd'hui, cent mille d'entre eux vivent en Californie, dans le Colorado, l'Arizona, la Floride et d'autres états. Ils appartiennent à une civilisation vieille de plus de 3000 ans. Victor Montejo est un Maya Jakaltèque des montagnes du nord-ouest du Guatemala, près de la frontière mexicaine. En 1930, l'anthropologue Oliver La Farge nomma les Jakaltèques " les gardiens de l'année." Il fut stupéfié de l'aptitude des Jakaltèques à se souvenir et à utiliser le complexe calendrier rituel des anciens Mayas.

Victor Montejo est lui-même un gardien de la connaissance et de la sagesse Jakaltèque. Il est trilingue et triculturel, sa langue maternelle est le Jakaltèque, une des 11 langues mayas encore parlées aujourd'hui au Guatemala, dans le Sud du Mexique et au Belize et il parle également l'espagnol et l'anglais. La vie l'a entraîné des montagnes et des champs de maïs de sa communauté au Guatemala vers New York et le Connecticut. Il a fui de sa communauté à cause de la violence et de la terreur destructrice menée par la politique guatémaltèque envers son peuple et sa culture. Il raconte cette odyssée qui fut aussi celle de plus de cent mille Mayas dans un livre publié par Curbstone Press, *Testimony: death of a Guatemalan Village*.

L'oiseau qui nettoya le monde

Nos ancêtres Mayas parlaient d'un déluge qui recouvrit et détruisit le monde entier. Ils disent que les eaux montèrent et montèrent, recouvrant les plus hautes montagnes et les collines et tuant tout ce qui vivait sur terre. Une seule maison resta émergée. Dans cette maison toutes les espèces d'animaux entrèrent et se cachèrent.

Les eaux recouvrirent la terre pendant longtemps. Puis, très lentement, elles commencèrent à baisser, jusqu'à ce qu'enfin les eaux turbulentes dévoilent la terre sous un nouveau jour. Quand cette maison était encore entourée par les eaux, ils envoyèrent au loin *Ho ch'ok*, le cygne trompette, pour sonder l'horizon. Comme les eaux étaient encore hautes, le cygne trompette revint rapidement, sa mission achevée.

Quelques temps après ils envoyèrent *Usniq*, le busard, pour qu'il apprécie de combien avaient baissées les eaux. Le messager, décrivant de grands cercles dans les airs, quitta la maison. Après avoir volé un moment, il se dirigea vers une des nouvelles collines émergées et se posa la main au ventre.

Là, il trouva beaucoup d'animaux morts et putréfiés. Oubliant sa mission, il se mit à dévorer des morceaux de viande jusqu'à ce qu'il eut apaisé sa faim.

Quand il retourna pour faire son rapport, les animaux ne voulurent pas le laisser entrer parce qu'il sentait mauvais. Et pour le punir de sa désobéissance, *Usniq* fut condamné à ne manger que des cadavres et à nettoyer le monde de toute sa pourriture et de sa puanteur.

Depuis ce temps là, le busard est appelé "l'oiseau qui nettoie le monde" parce que son devoir est d'enlever à l'aide de son bec tout ce qui peut infecter la terre. *Usniq*, le busard, doit se contenter de son sort, et depuis il passe son temps à voler et à décrire des cercles dans le ciel ou bien il se poste sur les falaises à la recherche de cadavres à manger.

Parfois le mal rachète le bien

Le lapin passa son temps à emprunter de l'argent et des objets jusqu'à ce qu'il possède la moitié du monde. Il n'avait rien remboursé ni rendu. Maintenant il était bien ennuyé et essayait de trouver un moyen de s'en sortir.

Quelques temps plus tard, il eut une idée fantastique pour se tirer de ses ennuis et de ses dettes, cependant il avait besoin du chasseur pour l'aider. Il alla de maison en maison, rendant visite à toutes les personnes à qui il avait emprunté de l'argent ou des objets. Il leur dit qu'il les attendait tous chez lui le lendemain et qu'il leur rendrait leur argent et tous ce qu'il leur avait emprunté.

Le lendemain, le cafard arriva le premier pour récupérer son argent. Le rusé lapin lui jeta un regard désolé et lui dit, "Je sais que tu es venu pour récupérer ton argent, ami cafard, et je te rembourserai aujourd'hui. Mais d'abord, je t'en prie, précipite-toi sous le lit car la poule va venir!"

Le cafard se cacha rapidement sous le lit au moment même où entra la poule.

"Je suis venue récupérer mes affaires," dit la poule. Et le lapin lui dit ce qu'il avait dit au cafard. "Bien sûr que je vais te rendre tes affaires, mais d'abord tu dois te cacher sous le lit car voilà coyote qui arrive."

Effrayée, la poule se précipita sous le lit. Elle vit alors le cafard, le becqua et l'avala en un clin d'œil.

"Je veux l'argent que tu m'as emprunté," dit le coyote en entrant.

L'intelligent lapin répliqua, "je te rembourserai pour sûr, mais vite, cache-toi sous le lit car je vois le jaguar qui arrive."

Le coyote, tremblant au seul nom du jaguar, rampa sous le lit où il trouva la poule et il la dévora voracement.

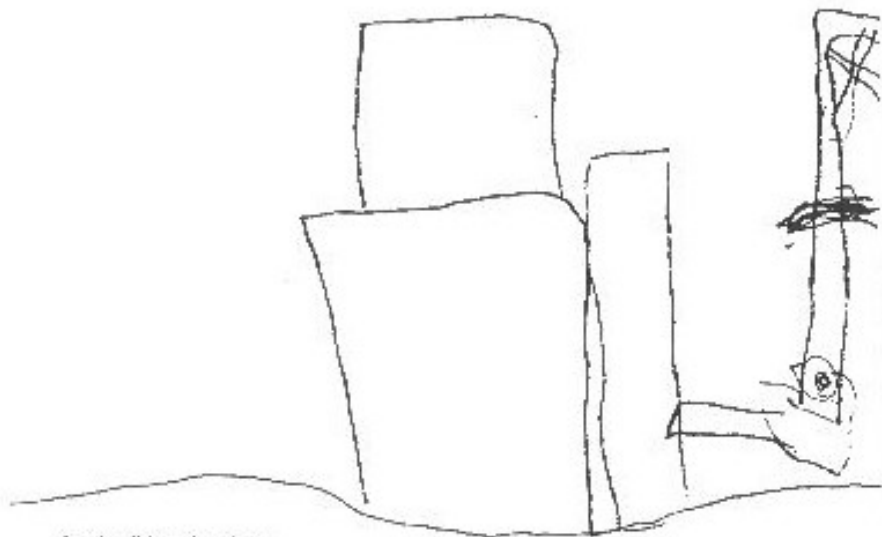
"Je suis venu récupérer ce que tu m'as emprunté," gronda le jaguar d'un ton menaçant.

Le lapin garda un air détaché et répondit, "Je vais te rembourser, je te le promets. mais d'abord je t'en supplie cache-toi sous mon lit car je vois venir le chasseur!"

Le jaguar, effrayé par le chasseur, disparut sous le lit en un éclair. Et il se retrouva à côté du coyote dont il fut son festin.

Le chasseur entra en courant dans la maison le fusil armé et cria au lapin, "me voici. Où est ce jaguar qui t'ennuie?"

Le lapin montra son lit. c'est ainsi qu'il remboursa tous ces frères qui lui avait offert un jour leur aide alors qu'il était dans le besoin.



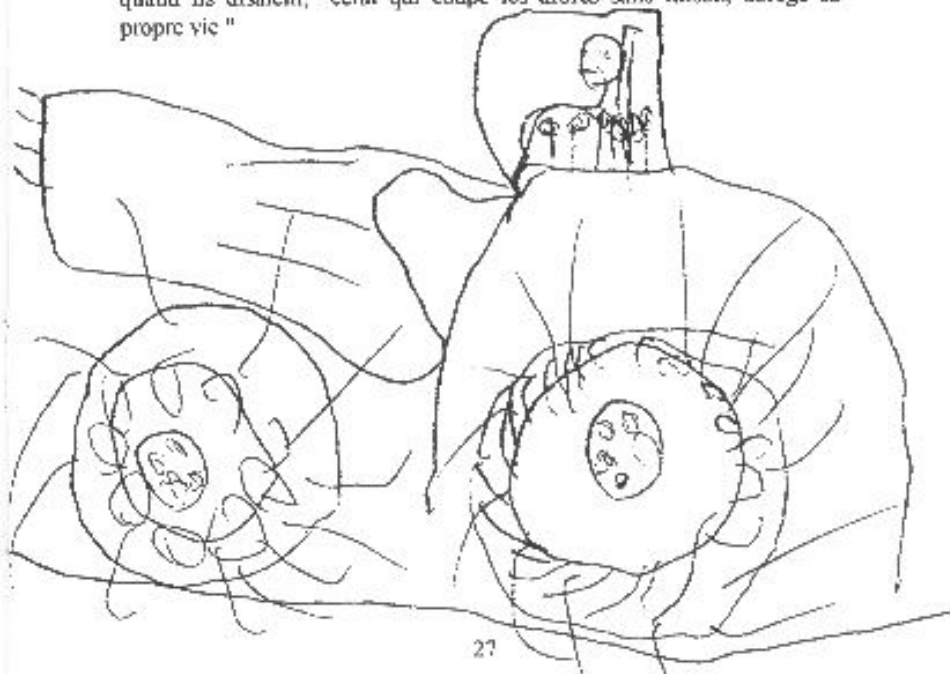
dessin d'Antoine 4ans

Celui qui coupe les arbres coupe sa propre vie

Quand j'étais enfant mon père me disait souvent, "mon fils, ne coupe pas les arbustes verts sans raison. Chaque fois que tu fais cela tu abrèges ta propre vie. Tu te prépares une lente agonie."

Cet mise en garde m'inquiète toujours, particulièrement depuis l'époque où j'ai coupé à la machette et avec insouciance quelques petits arbres au bord de la route.

L'avertissement de mon père n'avait rien de nouveau : il venait des anciens qui l'avait dit dans des temps reculés. Et mon père qui connaissait leurs enseignements, me les répétait ainsi qu'à mes frères. Maintenant, lorsque j'entends parler de pollution, d'érosion, de déforestation, je comprends la valeur de cette vieille philosophie. Ces choses sont des signes de la lente agonie que nos anciens pressentaient quand ils disaient, "celui qui coupe les arbres sans raison, abrège sa propre vie "



Le travail du moustique

Le moustique court toujours de grands risques quand il va au travail : il ne sait jamais s'il reviendra chez lui vivant. Le plus souvent il meurt en piquant sa victime. Pauvre bougre lorsque la chance lui fait défaut. Il est surpris sur le fait et une claque de la main de la victime l'aplatit en pleine action. S'il est suffisamment agile et chanceux, alors il peut apaiser sa faim et continuer sa route en vrombissant.

C'était le cas de ce moustique qui vrombissait gaiement après avoir piqué un vieil homme endormi. Sur le chemin il rencontra un autre moustique qui cherchait encore son repas, et il lui demanda :

"Où vas-tu, frère moustique?"

"Je vais boire un peu de sang dans le vallon."

"Et quand seras-tu de retour?"

"Seule la claque de la main pourrait te le dire."

L'enfant qui avait des visions

Le vieux chien Tusik sortait dans la cour chaque nuit et aboyait. ses grandes oreilles dressées comme s'il voyait sur le large horizon des fantômes diaboliques se jeter sur lui. Ce chien efflanqué grattait ses puces avec nonchalance. et la nuit il aboyait frénétiquement et sans cesse après l'horizon. Cette habitude ne laissait jamais un moment de répit ni au propriétaire de la maison ni au chien.

Les mères disaient à leurs enfants, "Les chiens qui aboient toute la nuit comme Tusik ont des visions et peuvent voir d'étranges choses que ni autres chiens et encore moins les humains ne peuvent voir. Et loin d'être une chance pour le chien, cela devient une plaie qui l'empêche de dormir. Et le pire, c'est qu'il est toujours effrayé."

Le petit Tik-Lol, qui entendit cela, voulut vérifier si c'était vrai. Un après-midi, ne tenant pas compte des paroles de sa mère, il attrapa le chien et essuya l'épaisse chassie collée au coin de ses yeux ouverts. Puis il frotta ses propres yeux avec elle comme si elle était une pommade qu'il avait prélevé des yeux suintant de Tusik.

Peu de temps après, le garçon commença à voir d'étranges choses et ses cris réveillèrent les voisins durant la nuit. "Aaayyy, qu'est-ce que c'est! Ne le laissez-pas m'attraper! Uunyyyy!"

Chaque nuit il hurla en choeur avec le chien qui fixait l'horizon en tremblant. Le petit Tik-Lol ne pouvait supporter ces diableries. Il devint horriblement maigre et finalement la vie le quitta.

Depuis ce temps il est clair que personne ne doit frotter ses yeux avec la chassie des chiens qui ont des visions la nuit ou ce qui est arrivé à Tik-Lol quand il désobéit à ces parents vous arrivera aussi.

Recollection

How could her dim eyes
have foreseen her death
so clearly?
Dark face
color of dry creek beds.
Standing in her yard,
dress held in the wind,
waving a white handkerchief
as we rode away -
"Goodbye grandson, remember me."

Arrows to the heart.

Duane Big Eagle

Son grand père était Osage. Il est né en 1946 à Claremore en Oklahoma. Il a suivi les cours de l'Université de Californie à Berkeley avec une bourse de la *Santa Fe Foundation Scholarship*. Il a été publié dans de nombreuses revues et plusieurs anthologies aux Etats-Unis et en France. Il travaille comme coordinateur d'un organisme californien chargé de gérer les interventions des poètes en milieu scolaire.

Souvenir

Comment ses yeux fatigués
auraient-ils pu prévoir sa mort
si clairement?
Visage basané
couleur du lit de la rivière asséchée.
Debout dans sa cour,
endimanché dans le vent,
agitant un mouchoir blanc
alors que nous partions.
"Au revoir mon petit-fils, souviens-toi de moi."

Flèches au coeur.

My Grandfather Was A Quantum Physicist

I can see him now
smiling
in full dance costume
with other men
in front of the roundhouse
on a sunny afternoon.

Scientists have finally discovered
that the intimate details
of our lives
are influenced by things
beyond thye stars
and beyond time

My grandfather knew this.

Mon grand-père connaissait la physique quantique

Je peux le voir en ce moment
qui sourit
dans son costume de danse
avec les autres hommes
devant la maison ronde
en ce matin ensoleillé.

Les scientifiques ont finalement découvert
que les détails intimes
de nos vies
sont influencés par des choses
venant d'au-delà des étoiles
et d'au-delà du temps.

Mon grand-père savait cela.

Elegy

A whole tribe dies
with this old man,
he is everyone,
waiting bravely.
Sitting there in his handmade
wood and wicker chair
his feet are chilled,
his eyes are about to close.
It's said one enters death
suddenly
without even time to be startled,
or slowly
the way memory fades.
He's certain there's nothing
beyond his last breath.
For an instant
his death song
is like an oak leaf
falling from a tree
on a warm evening
in childhood.

Elégie

Une tribu entière meurt
avec ce vieil homme.
Il attend tout
le monde courageusement.
Assis dans son fauteuil
d'osier et de bois fait-main
ses pieds sont glacés,
ses yeux presque clos.
On dit de celui qui entre dans la mort
soudainement
sans même le temps d'être effrayé,
ou lentement,
que sa mémoire s'efface.
Il est certain qu'il n'y a rien
après son dernier souffle.
Un instant
son chant de mort
est cette feuille de chêne
qui tombe de l'arbre
par un tiède après-midi
d'enfance.

Birthplace

I remember the Indian Hospital
where I was born.
It's built around a courtyard
with a garden and trees in the center.
Years later I would go back
and wait with my mother
in the high ceilinged white walled
reception room
with the dark wooden benches
where people sat.
through a window across the yard
you could see maternity ward
and the bush that bloomed
in late spring with fawn yellow flowers.
They say a nurse held me up to that window
the minute I opened my eyes.
I still look for that color -
a fawn yellow glint,
in the eyes of the woman
I'm about to love.

Le lieu de ma naissance

Je me souviens de l'hôpital indien
où je suis né.
Il est bâti autour d'une cour
avec un jardin et des arbres au centre.
Il y a quelques temps, j'ai voulu y retrouver
et attendre avec ma mère
dans la salle d'attente
au plafond haut et aux murs blancs
avec ces bancs de bois sombre
où s'assoient les visiteurs.
A travers la fenêtre on peut voir
de l'autre côté de la cour, la maternité
et le bosquet qui éclate
à la fin de l'été en fleurs jaune-fauve.
On raconte qu'une infirmière me brandit devant cette
fenêtre
à l'instant où j'ouvris les yeux.
Je cherche cette couleur.
Une lueur jaune-fauve
dans la yeux de la femme
que je vais aimer.

Drogue ou médecine : le pouvoir du sacré

Farida Benet

Alors que l'Espagne fêtait 1992 ses cinq cents années de conquête de la terre d'Amérique, les peuples indigènes de ce même continent ouvraient une porte vers la paix et la dignité de leur tradition, l'authenticité de leur culture face à la répression et au colonialisme. Le 12 mai 1992 démarrait, le même jour, du Nord de l'Alaska et du Sud de l'Argentine, un groupe de coureurs qui allait traverser chacun une partie du continent et se retrouver le 12 octobre à Téotihuacan au Mexique. Des hommes se sont relayés sans cesse pour unir, dans cette course, tous les peuples et les nations indigènes qui ont survécu aux 500 ans de colonialisme. Une manière digne et courageuse de manifester au monde entier que la race rouge et ses traditions n'est pas encore éteinte.

Pour l'homme rouge, toute création née de la Terre est sacrée, mais entre toutes, le tabac est une plante très sacrée. Lorsqu'un indigène fume la pipe sacrée ou la feuille de maïs (antérieure à la pipe), il recrée l'ordre de l'univers. Il offre une pincée de tabac au Grand Esprit, à la Terre et aux gardiens des quatre directions, puis il prie de cette manière. Cette feuille de maïs ou cette pipe est un chapelet, un moulin à prière. Fumer n'est pas un vice, un geste automatique et inconscient. La feuille de maïs ou la pipe sont tenus avec révérence. Chaque bouffée est une respiration tendue vers le Grand Esprit. Ce même tabac qui pour nous génère bronchite, cancer, accoutumance... est pour l'homme du chemin rouge une médecine et il peut pratiquer ce rituel du tabac des nuits entières, sans manifester aucune irritations, maux ou accoutumance.

Entre toutes les créations, pour l'indigène, le maïs est très sacré. Il est la nourriture qu'offre généreusement la Terre. Dans certaines

cérémonies en son honneur, un alcool de maïs est préparé et consommé abondamment. Mais avant que l'homme n'y goûte, il est offert aux divinités. Personne ne peut refuser une calbasse de téjuina (alcool de maïs) quand elle est présentée. Cet alcool n'est pas un vice, c'est une célébration de la semence de la vie, un breuvage divin qui peut être consommé des journées entières, en cérémonie, sans provoquer nausée ou soûlerie.

Entre toutes les plantes que la Terre Mère nous offre pour nous nourrir ou nous soigner, les peuples du Nouveau Monde considéraient le peyotl comme très sacré. Ce cactus hallucinogène est au centre, avec le tabac, de cérémonies de médecine. Il est consommé pour guérir des désordres physiques, émotionnels et psychiques. Il procure des visions et des rencontres avec les forces spirituelles. Il n'entraîne aucune accoutumance. Il est un grand père qui a beaucoup de pouvoir.

Cette plante n'est pas une drogue. Sa cueillette, sa consommation donnent lieu à des cérémonies de plusieurs heures voire plusieurs jours. C'est une communion au même titre que l'eucharistie. Le peyotl régénère et soigne.

Pour l'Indien d'Amérique toute forme de nourriture est sacrée : l'eau, les céréales, la viande, les fruits. Toute nourriture est bénie. Autrefois, l'animal tué (cerf ou bison) était honoré et remercié pour son sacrifice. Rien de lui n'était gaspillé, tout était utilisé, des os à la peau. Cette viande sacrée nous représente, elle apporte la force. Chez nous, dans les pays industrialisés, la viande est responsable de maladies cardiovasculaires, du cancer...

Enfin au-dessus de tout, il y a le soleil, celui qui porte et donne la vie. Les plantes, les animaux, souffrent-ils de cancer de la peau? Pour l'amérindien, le soleil est au cœur de sa vie, de ses prières, il est la force et la lumière, une des manifestations du feu sacré. Pour l'homme à la peau blanche qui vit dans l'inconscience de ce mystère et qui ne voit dans le soleil qu'un instrument de vacances et de bronzage, celui-ci peut réellement devenir source de maladies.

Pourquoi tout ce qui est aujourd'hui chez nous vice, danger, décadence, drogue, maladies, est pour les peuples traditionnels des Amériques (et tous les peuples "naturels" ndr), instruments de pouvoir, de prière et de guérison?

Ces gestes magiques de fumer, de boire des breuvages, de rechercher des visions, des rêves sont à l'intérieur de chaque être humain, mais nous en avons perdu le sens sacré. Ils sont devenus fuite, déchéance parce que nous avons oublié la prière. Un cadeau qui est reçu sans remerciement peut nuire. Dans une société d'abondance comme la nôtre, murmurer "merci" à la Terre, au Vent, à l'Eau, au Soleil s'oublie trop facilement, mais à quel prix? Ce qui fut créé pour élever l'âme et la nourrir est devenu l'instrument de sa chute.

N'avons-nous pas autre chose à offrir aux générations futures que la peur du soleil, de la viande, que des campagnes anti-tabac, anti-sida, anti-etc...?

Dans les cérémonies de médecine des indigènes, les enfants sont présents. Ils voient leurs parents fumer, non dans un geste nerveux et mécanique, mais pour prier. Ils voient leur père et mère consommer du peyotl avec respect et pleurer leur douleur au dessus du feu sacré, parfumé de copal et de cèdre. Puis quand vient leur tour de fumer et communiquer, leur parole a autant de pouvoir que celle d'un ancien. Un enfant qui fume la pipe sacrée est respecté et quand il parle, c'est un enfant de la Terre qui s'exprime, ce sont les générations futures qui s'éveillent. Peut-être qu'un jour cet enfant, devenu adolescent, se retrouvera devant un petit paquet de poudre blanche dans les toilettes puantes d'un lycée. Mais il aura certainement une autre force pour résister, il se souviendra du cercle, de ses visions, des chants et des parfums, de la force du cactus sacré et ce petit paquet de poudre blanche lui paraîtra bien ridicule.

Alors plutôt que des interdits, des menaces et des peurs de vivre totalement, offrons à nos enfants des moments sacrés avec le tabac, les plantes, les breuvages, apprenons-leur à manger, à faire l'amour d'une manière sacrée pour que jamais ils n'oublient que la Vie est sacrée, que toutes les formes de vie sont sacrées et que tout ce qui est sacré se respecte infiniment.

Chicago le 2 juin 1993

"Pourquoi voulez-vous prendre par la force ce que vous pouvez obtenir par l'amour? Pourquoi voulez-vous nous détruire, nous qui vous approvisionnons en nourriture? Nous sommes sans armes, et nous sommes prêts à vous donner ce que vous nous demandez, si vous le demandez amicalement..."

Discours tenu à la confédération algonquino des Powhatans

père

je t'appelle par le son de la gourde
je t'appelle par ma fumée
j'appelle tout ce qui est toi en moi

tu réponds de toutes les directions

esprit saint omniprésent
âme éternelle

prends-moi en pitié
donne-moi
la lumière

Prière cheyenne Lance Henson.

Inuit sculpteurs d'Arctic Bay :

Interview de Atoat, femme inuit.

Nous ne vivons plus dans des igloos... a été écrit par les Canadian Arctic Producers. Il contient des interviews de sculpteur inuit. Mis à part la façon dont fonctionne ce circuit d'art créé de toute pièce par les blancs, les interviews donnent un éclairage intéressant et instructif sur la vie actuelle de ces communautés. Les sculpteurs sont regroupés en coopératives. Leurs œuvres achetées par la Compagnie de la Baie d'Hudson ou quelques initiateurs, à bas prix... et revendues fort cher.

Des pensées contradictoires viennent à l'esprit à la lecture de cette interview extraite du livre. Si Atoat semble contente d'être devenue chrétienne et d'avoir "sauver son âme", elle déplore le comportement des jeunes et n'est pas très optimistes pour l'avenir de la communauté. Le fait de faire de la sculpture pour vivre dénote toutefois d'une faculté d'adaptation aux conditions de vie qui n'est pas étonnante quand on sait la force, l'intelligence et la ténacité qu'il a fallu à ses peuples pour créer un modèle de société et de civilisation adapté à la vie au-delà du cercle arctique.

Si je commençais à vous raconter comment nous vivions, il me faudrait toute la nuit et toute la journée. Je vais vous raconter nos jeux.

Nous faisons des poupées en bois et nous les habillons de vêtements, que nous faisons également avec la peau de caribou. Elles étaient très jolies. Quelqu'un sculptait un bébé dans de l'ivoire pour mes poupées, et nous utilisions des peaux de lemming pour la literie et les couvertures. Nous prétendions que nos poupées étaient des adultes et nous les faisons agir comme des adultes. Le seul jeu des garçons était de faire semblant de chasser le phoque en brandissant un vicil os de phoque au bout de leur harpon. Il leur arrivait de faire des tresses avec du poil de caribou et de le souffrir aux poupées comme si c'était le produit de leur chasse. Voilà les jeux que nous avions lorsque nous étions enfants. Nous jouions beaucoup lorsque nous étions enfants. Garçons et filles jouaient également au *ayagaq**. Nous avons continué à y jouer jusqu'à très récemment, même après notre arrivée à Arctic Bay.

On s'amusait tant alors, à Igloodik. Nous ne voyions pas la journée passer, tant nous étions accaparées par nos poupées.

Je veux vous dire comment était la vie avant que nous ne connaissions l'existence de Dieu. Les choses ont changé après l'arrivée du pasteur de Pangnirtung, pour nous parler de Dieu et nous amener à renoncer à nos mauvaises coutumes. C'est à ce moment-là que nous avons commencé à croire en Dieu. Mais je sais très bien comment c'était avant que nous n'ayons jamais entendu parler de Dieu, lorsque nous vivions à l'ancienne et que le diable était encore le maître. Il y avait des choses que nous ne pouvions pas faire et d'autres qu'il nous fallait faire.

L'été, par exemple, je ne pouvais pas manger de viande crue. Lorsque mon mari tuait un caribou, je n'osais pas manger de sa viande fraîche. Si je voulais manger, il me fallait sortir, faire un feu et faire bouillir la viande ou la faire frire. Lorsque revenait l'automne, je pouvais recommencer à manger de la viande crue. Mais ce n'était que lorsque la viande n'était pas fraîche -après sa mise en cache- que nous pouvions la manger crue.

Quand elles avaient leurs règles, les femmes n'avaient pas le droit d'aller faire de visites. Il fallait rester à la maison jusqu'à ce que ce soit fini. Alors seulement, on pouvait ressortir. IL y avait tellement de réglemens et tellement de travail.

Il y avait des chamans. Les chamans disaient qu'ils voyaient et entendaient des choses. IL y en avait encore lorsque mon mari actuel, Shappa, était jeune. Je n'ai entendu parler de Dieu qu'après mon mariage avec Shappa et, à cette époque, tout se passait encore comme je viens de vous le dire. Nous avons cru en Dieu dès l'arrivée du pasteur car il nous a tout expliqué très clairement et très bien. Nous avons alors essayé d'oublier les temps anciens. Je ne sais pas ce qu'en pensaient les chamans. Je ne peux lire leurs pensées -mais le chamanisme a été tué à petit feu par la religion. Tout le monde connaît ces choses (Dieu) maintenant, mais le diable fait tellement d'efforts pour garder son pouvoir, que bien des gens continuent à mal faire.

Je sais que les ancêtres de ton père étaient tous comme ça aussi. (Elle parle à l'interviewer, Rhoda) Ils croyaient très fort aux chamans. A certains moments, on aurait dit qu'ils devenaient fous. Le frère aîné de ton père était un chaman et leur père également. Oui, bien sûr, ton arrière grand père l'était aussi. Je n'étais pas encore née, à cette époque, mais je l'ai entendu dire.

Tugak: Il y avait encore des chamans après la naissance de mes enfants Qumanirq et Imanitug, et les gens y croyaient encore. Les chasseurs de caribou malchanceux appelaient les chamans à leur secours. Et les chamans avaient beaucoup de mal à se rétablir et à redevenir normaux.

Atoat: Je ne savais pas cela. Je croyais qu'ils étaient de bonnes gens.

Tugak: Tous les chamans étaient comme ça. J'ai vu ça arriver.

Atoat: oui, je pense que la vie aujourd'hui est meilleure. Avant les chamans essayaient de s'emparer de mon âme afin que ma vie ne dure pas longtemps. Par deux fois, les chamans ont essayé de prendre mon âme. C'est ce printemps-là que nous avons entendu parler de Dieu. J'ai

alors confessé tous mes péchés et mon âme ne m'a pas été enlevée. Voilà pourquoi j'ai vécu si longtemps et suis encore en vie aujourd'hui.

...

Je vais vous parler des changements que j'ai observés : les jeunes n'écoutent plus leurs parents. Ils boivent et se permettent beaucoup de choses que nous n'aurions pas faites lorsque nous étions jeunes. Nous écoutions avec attention ce que les adultes avaient à nous dire. Ils nous disaient ce que nous devions faire. Mais aujourd'hui, nous autres, les gens plus âgés, ne leur parlons pas assez, et les jeunes n'écoutent pas.

Les jeunes, de nos jours, vont même jusqu'à se moquer des personnes plus âgées. Ils portent des pantalons à jambes larges, couverts de pièces. Ils portent les cheveux longs -c'est si négligé- et les filles ne font plus de nattes. Les hommes tressaient leurs cheveux aussi, lorsqu'ils allaient chasser. Leurs nattes pendaient devant afin que leurs parkas en caribou ne soient pas abîmées par la pluie. Lorsqu'ils rentraient, leurs cheveux étaient couverts de givre mais leurs parkas étaient toujours propres, sans glace ni neige sur le devant. Tout ce qu'il leur restait à nettoyer, c'était leurs cheveux. Aujourd'hui, même les adultes se conduisent comme des enfants -ils sont si négligents.

Le grand changement s'est opéré lorsque l'école a commencé. Avant que les écoles n'ouvrent et qu'autant de blancs n'arrivent, le seul endroit où il y avait des *qallunait* était à Mt Herodier, qui est très près de Pond Inlet. C'est là que nous allions.

Je ne sais rien des jeunes d'aujourd'hui. Je ne connais pas l'avenir et je ne veux même pas deviner. Je ne sais rien de la prochaine génération, non plus. Je ne pense pas que les enfants des jeunes d'aujourd'hui seront mieux que leurs parents. Les femmes créent des problèmes aujourd'hui, comme elles l'ont toujours fait même en remontant très loin, les hommes assassinaient d'autres hommes à cause d'elles. Cela a toujours été et cela continue à se faire. Mais aujourd'hui tout le monde a entendu parler de Dieu, et les pasteurs s'acharnent à parler de Lui. Ils expliquent comment il faut vivre, mais les gens ne s'amélioreront pas et les jeunes font de plus en plus d'ennuis. Je ne pense donc pas que la prochaine génération sera meilleur, bien qu'il y ait une possibilité de les voir bien tourner, si vous leur enseignez ce qu'il faut

faire lorsqu'ils grandissent. Mais, personnellement, je n'ai aucune idée en de qui les concerne : comment ils devraient être ou comment ils devraient mener une vie meilleure.

Ce que je viens de vous dire, c'est comment je vois les choses depuis le temps où j'étais jeune, jusqu'à présent.

(...)

Des gens sont venus du Sud pour déterrer les vieilles huttes de terre. Personne n'a commencé à sculpter avant qu'ils ne découvrent qu'ils pouvaient vendre les choses que l'on trouvait dans les maisons des Tunnit. Lorsque nous avons appris que les blancs achetaient ces choses, nous avons commencé à creuser aussi. Ceci se passait avant que nous ne commencions à sculpter. J'avais moi-même l'habitude de fouiller les vieilles huttes de terre.

Il y a un endroit appelé Uluksarnaq, près d'Igloodik. Ce n'est qu'une petite île, mais on y trouve beaucoup de pierre de savon et j'ai entendu dire que les Tunnit utilisaient cette pierre pour faire leurs ulus* et leurs outils de chasse. J'y suis allée, lorsque j'étais jeune, avec l'homme auquel j'étais marié à cette époque, et je me suis fait faire un *qulliq* dans cette même pierre de savon, que les Tunnit utilisaient.

Lorsque les vieilles sculptures des Tunnit ont été trouvées et vendues, les gens ont commencé à sculpter, c'est très récent. Après notre arrivée à Arctic Bay, ma première personne qui a commencé à sculpter était Akumalik, le père d'Attagutziak. Il était très intelligent. Mon mari, Shappa, a fait de très belles sculptures, lui aussi. Il était un bon sculpteur et sculptait beaucoup jusqu'à ce qu'il attrape cette maladie qui a endommagé son cerveau. Il faisait des petits igloos dans des défenses en coupant des petits blocs pour les ajuster comme ceux des vrais igloos. Les gens, à l'intérieur, étaient couchés. On pouvait les voir à travers les fenêtres et les portes. Il mettait des piles dedans afin que les personnages aient de la lumière. Lorsqu'on les regardait à travers la fenêtre, ils paraissaient bien réels parce qu'il y avait de la lumière dedans. C'était très joli.

Il y avait une autre fille, à peu près de mon âge, qui sculptait alors, elle aussi -une des premières à commencer. Elle s'appelait

Akpateapik, et elle faisait énormément de sculpture malgré ses mains très déformées parce qu'elle était estropiée. Son demi-frère lui envoyait de l'ivoire et elle a continué à sculpter jusqu'à sa mort.

La façon de sculpter a changé depuis ce temps-là, parce qu'il y a des outils spéciaux maintenant. Il n'y avait pas de très bons sculpteurs lorsque les gens ont commencé. Ce n'est que lorsqu'ils ont reçu d'autres outils, qu'ils ont fait des progrès. Les gens du sud ont envoyé des outils, ils en ont donc maintenant de meilleurs. Et, comme vous le savez, il y a beaucoup de bons sculpteurs maintenant.

En ce temps-là, nous ne connaissions rien de la pierre qui est utilisée maintenant. Nous avions alors une pierre de savon très tendre, appelée *aqirajut*, mais on a fini par en manquer. Ce n'est que tout récemment qu'ils ont trouvé la pierre qu'ils utilisent maintenant. Il y a probablement des tas d'autres endroits où les gens pourraient trouver de la pierre de savon.

Je sculptais un peu, mais lorsque j'ai commencé à toucher ma pension de vieillesse, j'ai reçu une lettre du Sud me disant que ma pension n'augmenterait pas si je continuais à sculpter, mais qu'elle serait relevée si je m'arrêtais. J'ai donc arrêté, mais je gratte la pierre de temps en temps, juste pour passer le temps.

⁴Ayagaq est un jeu d'adresse. Une longue aiguille taillée dans un os est attachée par une tarière de cuir à un morceau plus grand. La surface de ce dernier os est percée d'un certain nombre de trous. Le joueur tient Begallâ et envoie Tas en l'air pour essayer de le rattraper par un de ces trous. Notre hilboquet est un cousin lointain de ce jeu.

* Tas : couteau de fortune taillé en forme de demi-lune.

BIOBIBLIOGRAPHIE

(Fable Mayas) **The Bird Who Cleans The World and other Mayan Fables.** Victor Montejo. Curbstone Press 1991. *Textes collectés et transcrits par l'auteur du Jakultek-Maya.*

(Prière) **Entre rage et liberté.** Lance Henson. Poésie-Rencontres. poèmes et prières traduits de l'américain.

(Duane Big Eagle) **Songs From This Earth On Turtle's Back.** Anthologie de poésie amérindienne établie par Jo Bruclac. The Greenfield Review Press.

(Discours) **I Have Spoken.** American History through the voices of the Indians. choix de textes établis par Virginia Irving Armstrong. Sage Books, Swallow Press 1971.

(Histoire texte) : **Nous ne vivons plus dans des igloos...** Editions Stanké, Ottawa, 1978. *Interviews réalisées par Rhoda Innuksuk et Susan Cowan Traduction de Rhoda Innuksuk, Maudie Qitsualik et Lucie Marquand. Adaptation française de René V. Manevy*

(Histoire) **Indiens et Esquimaux du Québec.** Lucien Turner. Desclée éditeur. Westmount. 1979.

James Welch est traduit par Michel Lederer et publié en France chez Albin Michel dans la collection "Terre Indienne" dirigée par Francis Geffard. A ce jour, trois romans ont été publiés : *L'hiver dans le sang*, *La mort de Jim Loncy* et *Comme des ombres sur la terre*. Sa poésie moins connue (comme toujours) a été traduite et publiée en partie dans *l'Anthologie de poésie amérindienne contemporaine* (Poésie-Rencontres n°25). Un recueil de poèmes *Riding the Earthboy 40* dont nous publierons quelques traductions dans un prochain numéro.

Notes de lecture

L'exposition *Kachina, poupées rituelles des Indiens Hopi et Zuni* a présenté à la Vieille Charité à Marseille deux cents objets provenant des grands musées européens -Allemagne, Autriche, Belgique, Grande-Bretagne, Danemark, Norvège, Suisse- et de deux musées américains du Nouveau-Mexique, berceau avec l'Arizona des civilisations indiennes Zuni et Hopi. Si vous n'avez pu vous rendre sur place pour découvrir, dans un lieu superbement et intelligemment agencé, ces poupées, il vous reste la possibilité d'acquérir le catalogue de l'exposition. Les deux cents poupées y sont photographiées en couleur accompagnées chacune d'une notice explicative. Vous y trouverez deux articles remarquables et instructifs. Sur les Zuni, un article de Barton Wright (cosmologie et mythologie, De l'archéologie à l'histoire : le territoire et le peuple Zuni. La religion Zuni) et sur les Hopi un article de Marie-Elisabeth Lanier-Le François (l'univers des Indiens Hopi, De l'archéologie à l'histoire : le territoire et le peuple hopi, Le microcosme hopi. Croyances et rites, L'iconographie et la symbolique dans l'expression artistique des Indiens Hopi). *Kachina, poupées rituelles des Indiens Hopi et Zuni*. Édité par la Réunion des Musées Nationaux et diffusé par le Seuil. 250F.

Les Wendats, une civilisation méconnue. Georges E. Sioui. *Les presses de l'Université Laval, Québec, France : diffusion Esku*. Dans un premier ouvrage publié en 1989, *Pour une autohistoire amérindienne* (dont la revue a publié un chapitre dans son numéro 16), Georges E. Sioui amorçait une réflexion sur la pensée et la morale sociale des Amérindiens. Les lecteurs y ont découvert un homme fier d'appartenir à la nation des Hurons-Wendats et convaincu que la grandeur amérindienne n'est pas un vestige du passé. Dans *Les Wendats, une civilisation méconnue*, Georges Sioui poursuit sa réflexion, mais en faisant cette fois une véritable retour au sources. Il raconte en effet l'histoire millénaire des Wendats, les ancêtres des Hurons-Wendats, avec la préoccupation qui fut toujours la sienne : retracer l'origine des idées sociales et philosophiques de son peuple et des autres nations amérindiennes. Son objectif est donc celui d'un historien doublé d'un philosophe : montrer ce qu'étaient ce peuple, cette civilisation, de façon à mieux connaître et apprécier ce qui en reste aujourd'hui. La question qu'il pose en définitive est la suivante : après des siècles de

fréquentations de l'Europe et de l'Amérique, ne serait-il pas temps de revenir aux sources, c'est à dire aux idées marquantes des peuples amérindiens? N'y a-t-il pas une piste de réflexion nouvelle face aux problèmes sociaux à venir?

Les secrets du centre du monde. *Textes de Joy Harjo photographiés de Stephen Strom. Editions du Fenêce.* Saluons le courage d'un éditeur qui prend le risque de publier un fort bel ouvrage consacré à la poésie amérindienne. Des paysages minéraux où la végétation pointilliste est le reflet diurne des étoiles. Des torrents de cailloux où veille l'esprit de l'eau. Un arbre solitaire dont on devine les racines sonores. Des âmes partout présente, invisibles aux yeux de celui qui ne voit pas. Les images de Stephen Strom sont plus que des photographies. Elles sont le miroir de l'âme de la terre d'Arizona, loin des sempiternels clichés touristiques. Tellement plus proche de la beauté aride de cette terre aimée par des peuples aujourd'hui dispersés. Au travers des textes qui accompagnent ces images, Joy Harjo guide notre esprit pas à pas à travers sa vision poétique de cet univers de pierre. Elle nous révèle le passage des humains et des animaux. Nous montre que ce monde n'est pas "trop grand" qu'on ne puisse l'appréhender mais au contraire qu'il modèle celui qui y vit et grandit l'être qui sait prendre le temps de l'aimer.

Vous pouvez vous procurer les ouvrages cités dans cette rubrique chez votre libraire habituel, mais vous pouvez aussi choisir d'aller les acheter chez ceux qui soutiennent les actions envers les Amérindiens et la revue.

- **Galerie Urubamba**, rue de la bûcherie à PARIS
- **Librairie Millepages**, 174 rue de Fontenoy à VINCENNES
- **Librairie Marrimpouey**, place de la libération à PAU
- **Abbey Bookshop** (pour les livres canadiens) 29 rue de la parcheminerie PARIS

INFORMATIONS

Le chant du Monde, Amérique du Nord. TAKINI. *Musique et chants des Indiens Lakota.* (20 titres, 46mn)

Takini rassemble des chants traditionnels en solo ou accompagnés d'un tambour à la main par Archie Little, des morceaux de flûte -chose rare- par Bryan Akipa et les chants des Pow Wow par les groupes Takini Singers et Eagle Mountain Singers. Lakota Project défend la protection et la promotion des biens culturels et intellectuels des populations autochtones. C'est pourquoi ce projet est dans les mains des Lakota eux-mêmes : direction artistique lakota, accord des familles pour le droit d'enregistrement, redistribution équitable des royalties aux artistes, enregistrement sur place (Kyle, Pine Ridge, Rapid City). Souscription (parution 1994). CD: 119FF. Cassette : 80FF frais de port et d'emballage inclus souscription à retourner à Lakota Diffusion, 2 rue Jacques D'Aragon, 34000 MONTPELLIER, tel : 67.66.37.46 fax : 67.60.84.03

Tony Hymas/Barney Bush *Left For Dead.* 2CD Nato-WMD 112 139, 56'11 et 49'25. Poèmes de Barney Bush lu sur une musique de Tony Hymas (souvenez-vous d'Oyate). C'est superbe et accompagné d'un livret illustré contenant les traductions. "Left for dead" dont une première version était paru dans *remake of the american dream* des mêmes est dédié à Léonard Peltier, un des plus "vicieux" prisonniers politiques au monde.

Prochain numéro: n°20
Mon Cher Christophe

Lettres adressées à Christophe Colomb par des auteurs amérindiens.

Terra Incognita.

Manuel Van Thienen.

Texte poétique, paroles indiennes,
nomenclature des nations indiennes.

40FF (30+10F de port).

Numéro offert pour un abonnement de soutien.

*Envoyer votre règlement à l'ordre de Sur le Dos de la Tortue en
précisant N° Hors Sicile.*

Anciens numéros encore disponibles : 40F port compris

N°10 **Berdache** - Une étude historique de l'homosexualité amérindienne

N°12 **Mythe de la Côte Ouest**

N°13 **Le conteur** - Une nouvelle de Leslie Silko

N°14 **Linda Hogan** - Interview et textes

N°15 **N. Scott Momaday** "L'homme est fait de mots" et textes

N°16 **Georges E. Sioui** - Pour une auto-histoire amérindienne

N°17 **Iktomi l'homme araignée** - Textes Vince E. Pratt ill. Olivier Terra

N°18 **Coyote, le retour** - Textes de Peter Blue Cloud

FREE LEONARD PELTIER !

Leonard Peltier Clemency Campaign À envoyer par la poste à :
The White House Pennsylvania Avenue, NW, WASHINGTON, DC 20500 - U.S.A.
ou à faxer : (19:1) 202-456-2461

Léonard Peltier est internationalement reconnu comme prisonnier politique. Son soutien a été exprimé par 21 nations amérindiennes, 74 organisations religieuses internationales, 46 leader religieux, quatre prix Nobel mais aussi par plus de 20 millions d'individus à travers le monde. Parmi les personnalités qui demandent sa libération immédiate figurent Nelson Mandela, Robert Runcie (archevêque de Canterbury) Desmond Tutu, le Révérend Jesse Jackson.

Léonard Peltier est la victime directe d'une affaire montée de toutes pièces, due à son action politique et sociale pour le respect des droits des peuples indigènes d'Amérique.

Le recours en grâce introduit auprès du Président des Etats-Unis pour la libération de Léonard Peltier est près d'aboutir.

Emprisonné depuis plus de 17 ans pour un crime qu'il n'a pas commis, nous réclamons sa libération afin qu'il puisse enfin passer les fêtes de Noël avec ses enfants et petits-enfants.

date nom, ville et signature:



Campagne "free" Léonard Peltier relayée par

**SUR LE DOS
DE LA TORTUE**
4, place de l'Église
030 EMER-FRANCE

fax : 43 51 57 42